

PAUL AUSTER

Chronique d'hiver

traduit de l'américain par Pierre Furlan

ACTES SUD/LEMÉAC

Tu crois que ça ne t'arrivera jamais, que ça ne peut pas t'arriver, que tu es la seule personne au monde à qui aucune de ces choses n'arrivera jamais, et pourtant, l'une après l'autre, elles se mettent toutes à t'arriver, exactement comme à tout le monde.

Tes pieds nus sur le sol froid au moment où tu sors du lit et vas jusqu'à la fenêtre. Tu as six ans. Dehors, la neige tombe et les branches de l'arbre dans le jardin derrière la maison sont en train de devenir blanches.

Parle tout de suite avant qu'il ne soit trop tard, et puis espère pouvoir continuer à parler jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à dire. Il ne reste plus beaucoup de temps, finalement. Tu fais peut-être bien, pour l'instant, de mettre tes histoires de côté et de tenter d'examiner les sensations qui te viennent de vivre dans ce corps depuis le premier jour où tu te souviens de t'être senti vivant jusqu'à aujourd'hui. Un catalogue de données sensorielles. Ce qu'on pourrait appeler une *phénoménologie de la respiration*.

Tu as dix ans, et l'air, en ce milieu d'été, est chaud, d'une chaleur oppressante, tellement humide et inconfortable que, même lorsque tu es assis à l'ombre des arbres du jardin derrière la maison, la sueur perle sur ton front.

C'est un fait incontestable : tu n'es plus jeune. Dans un mois exactement, tu auras soixante-quatre ans, et bien que ce ne soit pas un âge terriblement avancé – pas ce qu'on considère normalement comme le grand âge –, tu ne peux t'empêcher de penser à tous ceux qui n'ont pas réussi à parvenir aussi loin que toi. C'est là un exemple de ces diverses choses qui ne pouvaient pas arriver et qui, de fait, sont arrivées.

Le vent contre ton visage quand le blizzard soufflait, la semaine dernière. L'atroce brûlure du froid, et toi, là, dans les rues vides, à te demander ce qui t'avait pris de sortir de chez toi dans une tempête aussi déchaînée, et pourtant, alors même que tu luttais pour ne pas perdre l'équilibre, tu sentais l'euphorie de ce vent, la joie de voir des rues familières changées en une masse confuse de neige blanche tourbillonnante.

Plaisirs physiques et douleurs physiques. D'abord et surtout des plaisirs sexuels, mais aussi celui de manger et de boire, de rester nu dans un bain chaud, de gratter un endroit qui démange, d'éternuer et de péter, de passer une heure de plus au lit, de lever le visage vers le soleil par un doux après-midi de fin de printemps ou de début d'été et de sentir la chaleur s'installer sur ta peau. Les exemples en sont innombrables, il ne s'écoule pas un jour sans un ou

plusieurs moments de plaisir physique, et pourtant les douleurs sont assurément plus longues à passer et plus réfractaires : à un moment ou un autre, pratiquement toutes les parties de ton corps ont subi une agression. Les yeux et les oreilles, la tête et le cou, les épaules et le dos, les bras et les jambes, la gorge et l'estomac, les chevilles et les pieds, sans même mentionner l'énorme furoncle un jour surgi sur ta fesse gauche, que ton médecin avait gratifié du nom de *tanne*, lequel, à tes oreilles, renvoyait à quelque mal médiéval et t'avait empêché pendant une semaine de t'asseoir sur des chaises.

La proximité de ton petit corps avec le sol – ce corps qui était le tien quand tu avais trois et quatre ans –, c'est-à-dire le peu de distance entre tes pieds et ta tête, et la manière dont les choses que tu ne remarques plus maintenant constituaient alors pour toi une présence constante, un objet de préoccupation : le petit univers des fourmis qui rampent et des pièces de monnaie perdues, des brindilles tombées par terre et des capsules de bouteille tordues, des feuilles de pissenlit et de trèfle. Mais surtout les fourmis. Ce sont elles dont tu te souviens le mieux. Des armées de fourmis qui défilent pour entrer et sortir de leurs collines poudreuses.

Tu as cinq ans, tu es accroupi au-dessus d'une fourmilière dans le jardin, et tu étudies avec attention les allées et venues de tes minuscules amies à six pattes. Sans que tu le voies ou que tu l'entendes, ton voisin âgé de trois ans se glisse derrière toi et te frappe sur la tête avec son petit râteau. Les dents du râteau trouent ton cuir chevelu, le sang te coule dans les

cheveux et le long du cou, et tu cours en hurlant dans la maison où ta grand-mère panse tes blessures.

Les paroles de ta grand-mère à ta mère : “Ton père serait vraiment un homme merveilleux – si seulement il était différent.”

Ce matin, tu te réveilles dans la pénombre d’une nouvelle aube de janvier, dans une lumière estompée, grisâtre, qui s’infiltré dans la chambre, et il y a le visage de ta femme tourné vers le tien, ses yeux clos – elle est encore profondément endormie, les couvertures remontées jusqu’au cou ne laissent apercevoir d’elle que sa tête, et tu t’émerveilles de la voir si belle, de la voir si jeune, même à présent, trente ans après la première fois que tu as dormi avec elle, après trente ans de vie commune sous le même toit à partager le même lit.

Encore de la neige aujourd’hui, et quand tu sors du lit et t’approches de la fenêtre, les branches de l’arbre, dans le jardin de derrière, sont en train de devenir blanches. Tu as soixante-trois ans. Il te vient à l’esprit que, dans le long voyage qui t’a mené de l’enfance à aujourd’hui, rares ont été les moments où tu n’as pas été amoureux. Trente ans de mariage, oui, mais dans les trente années qui ont précédé, combien de coups de foudre et de passions, combien de flammes et de tentatives de conquête, combien de délires et de folles embardées du désir ? Dès le début de ta vie consciente, tu as été un esclave consentant d’Éros. Les filles que tu as aimées jeune garçon, les femmes que tu as aimées devenu homme, chacune différente des autres, quelques-unes rondellettes et d’autres

maigres, quelques-unes petites et d'autres grandes, quelques-unes portées sur la lecture et d'autres sur le sport, quelques-unes moroses et d'autres extraverties, quelques-unes blanches, d'autres noires et d'autres encore asiatiques, mais rien de ce qui restait en surface n'avait d'importance pour toi, ce qui comptait c'était la lumière intérieure que tu détectais chez une femme, l'étincelle de singularité, le flamboiement du soi révélé, et cette lumière la rendait belle à tes yeux même si d'autres étaient aveugles à la beauté que tu percevais, et alors tu brûlais d'être avec elle, près d'elle, car la beauté féminine est une chose à laquelle tu n'as jamais pu résister. Cela remonte à tes premiers jours d'école, à la classe de maternelle où tu es tombé amoureux de la fille à la longue queue de cheval blonde, et que de fois tu t'es fait punir par Mlle Sandquist pour t'être éclipsé avec ta petite amoureuse, pour vous être glissés tous les deux dans quelque coin où vous faisiez des polissonneries, mais ces punitions ne te touchaient pas parce que tu étais amoureux : tu étais déjà un amant insensé, et ça n'a pas changé.

L'inventaire de tes cicatrices, surtout celles de ton visage que tu peux voir chaque matin quand tu te regardes dans le miroir de la salle de bains pour te raser ou te peigner. Tu y penses rarement, mais chaque fois que tu le fais, tu comprends qu'il s'agit de marques de vie, que cet assortiment de lignes brisées, gravées sur ton visage, sont les lettres d'un alphabet secret qui raconte l'histoire de la personne que tu es, car chaque cicatrice est la trace d'une blessure guérie, et chaque blessure a été provoquée par une collision inattendue avec le monde – autrement

dit un accident, quelque chose qui aurait pu ne pas se produire puisque par définition un accident est quelque chose qui ne survient pas nécessairement. Il s'agit là de faits contingents par opposition aux faits nécessaires, et ce matin, en regardant dans le miroir, tu te rends compte que toute vie est contingente à l'exception de son unique aspect nécessaire, à savoir que, tôt ou tard, elle prend fin.

Tu as trois ans et demi. Ta mère, âgée de vingt-cinq ans et enceinte, t'a emmené avec elle faire des courses dans un grand magasin du centre-ville de Newark. Elle est accompagnée par une de ses amies, mère d'un garçon de trois ans et demi lui aussi. Arrive un moment où ton petit camarade et toi échappez à vos mères et vous mettez à courir dans le magasin. C'est un immense espace ouvert, sans conteste la salle la plus vaste dans laquelle tu aies jamais mis les pieds, et la possibilité de t'élancer sans retenue dans cette arène colossale te procure un frisson très réel. L'autre petit garçon et toi-même finissez à plat ventre sur le sol pour glisser sur la surface lisse où vous faites de la luge sans luge pour ainsi dire, et ce jeu s'avère à ce point agréable, à ce point jouissif, que tu deviens de plus en plus téméraire, de plus en plus audacieux dans tes entreprises. Après avoir atteint une partie du magasin où l'on effectue des travaux de construction ou de réparation, tu te lances de nouveau à plat ventre sans prendre la peine de repérer les obstacles que tu risques de rencontrer, et tu te mets à glisser sur une surface semblable à du verre jusqu'à te retrouver en train de foncer droit sur un établi de menuisier en bois. Tu penses que, d'une légère torsion de ton petit corps, tu vas

éviter de t'écraser contre le pied de la table qui se dresse devant toi, mais ce que tu ne remarques pas pendant la fraction de seconde qu'il te reste pour dévier ta trajectoire, c'est qu'un clou dépasse du pied, un clou de belle longueur et assez bas pour se trouver à la hauteur de ton visage, et, avant que tu aies pu t'arrêter, le clou vient transpercer ta joue gauche au moment où tu le dépasses à toute vitesse. Toute la moitié de ton visage est déchirée. Soixante ans plus tard, tu n'as plus aucun souvenir de l'accident. Tu te souviens de la course et des glissades sur le ventre, mais tu ne gardes aucun souvenir de la douleur, ni du sang, ni d'avoir été emmené d'urgence à l'hôpital, ni du médecin qui t'a recousu la joue. Ta mère a toujours dit qu'il avait fait un travail exceptionnel, et comme le traumatisme de voir son premier-né la moitié du visage arraché ne l'a jamais quittée, elle l'a souvent répété : quelque chose en rapport avec une technique très subtile de sutures doubles qui a limité les dégâts au maximum et t'a permis de ne pas être défiguré à vie. Tu aurais pu perdre ton œil, te disait ta mère – voire, sur un ton encore plus dramatique : Tu aurais pu mourir. Elle avait raison, sans aucun doute. La cicatrice s'est estompée au fil des années, mais elle est encore là chaque fois que tu la cherches, et tu porteras ce signe de bonne fortune (œil intact ! pas mort !) jusqu'à ta tombe.

Des cicatrices de sourcils fendus, l'une à gauche, l'autre à droite, presque parfaitement symétriques : la première survenue le jour où tu as heurté de plein fouet un mur de briques lors d'une partie de ballon prisonnier pendant un cours de gym à l'école

primaire (l'énorme enflure de l'œil au beurre noir que tu as arboré ensuite pendant plusieurs jours te rappelait une photo du boxeur Gene Fullmer qui venait, à peu près au même moment, d'être battu par Sugar Ray Robinson dans une rencontre de championnat), la seconde récoltée quand tu avais un peu plus de vingt ans lors d'un match de basket en plein air : tu t'étais lancé pour un tir en course, quelqu'un a fait faute contre toi par-derrière, et tu as été projeté contre le poteau en métal soutenant le panier. Une autre cicatrice sur ton menton – origine inconnue. Survenue très probablement dans la petite enfance, une lourde chute sur un trottoir ou sur une pierre t'ayant ouvert la chair et laissé sa marque, laquelle est encore visible chaque fois que tu te rases le matin. Aucune histoire n'accompagne cette cicatrice-là, ta mère ne t'en a jamais parlé (en tout cas tu ne t'en souviens pas), et il te semble bizarre, voire carrément déconcertant, que cette trace permanente ait été gravée sur ton menton par ce qu'on ne peut qualifier que de *main invisible*, que ton corps soit le site d'événements qui ont été effacés de l'histoire.

On est en juin 1959. Tu as douze ans et, dans une semaine, toi et tes camarades quitterez l'école primaire que tu fréquentes depuis l'âge de cinq ans. C'est une journée splendide, une fin de printemps dans son incarnation la plus magnifique, la lumière du soleil se déverse d'un ciel bleu sans nuages, il fait chaud mais pas trop, il y a peu d'humidité et la douce brise qui agite l'air caresse ton visage, ton cou et tes bras nus. Quand l'école sera finie, aujourd'hui, vous irez, la bande de copains et toi, dans Grove Park pour improviser une partie de base-ball. Grove Park n'est

pas vraiment un parc, plutôt une sorte de place de village gazonnée, une grande pelouse rectangulaire bien entretenue flanquée de maisons sur ses quatre côtés, un endroit agréable, un des espaces publics les plus plaisants de ta petite ville du New Jersey, et tes amis et toi y allez souvent après l'école pour jouer au base-ball, car le base-ball est la chose que vous aimez le plus, tous tant que vous êtes, et vous vous y adonnez pendant des heures sans jamais vous en lasser. Aucun adulte n'est présent. Vous fixez vos propres règles et trouvez entre vous une solution à vos différends – la plupart du temps en échangeant des mots, parfois des coups de poing. Plus de cinquante ans après, tu as tout oublié de la partie qui s'est déroulée cet après-midi-là, mais voici ce dont tu te souviens : on a fini de jouer et tu es debout tout seul au milieu du champ intérieur où tu t'amuses à attraper la balle, c'est-à-dire que tu la lances en chandelle et que tu suis sa montée et sa descente jusqu'à ce qu'elle atterrisse dans ton gant, à partir de quoi tu la renvoies immédiatement en l'air, et chaque fois que tu la lances elle monte plus haut que la fois précédente, de sorte qu'au bout de plusieurs lancers tu aboutis à des hauteurs inégales, la balle plane maintenant dans les airs pendant de nombreuses secondes, petite boule blanche qui grimpe vers le ciel tout bleu, puis petite boule blanche qui tombe dans ton gant, et tout ton être est engagé dans cette activité bête, ta concentration est totale, rien n'existe à part la balle, le ciel et ton gant, ce qui signifie que tu as le visage tourné vers le haut, que tu lèves les yeux tout en suivant la trajectoire de la balle et que tu n'es donc plus conscient de ce qui se passe au sol. Or, ce qui se produit au sol au

moment où tu fixes le ciel, c'est que quelque chose ou quelqu'un vient te percuter de manière tout à fait inattendue, et l'impact est si violent, si irrésistible, que tu es aussitôt projeté par terre avec la sensation d'avoir été heurté par un tank. Ta tête, en particulier ton front, a reçu le plus gros du choc, mais ton torse a également été meurtri, et tandis que tu gis au sol en cherchant à reprendre souffle, étourdi et presque évanoui, tu t'aperçois que du sang coule de ton front – non, il ne coule pas, il jaillit, alors tu ôtes ton tee-shirt blanc pour le presser sur ce point de jaillissement, et, quelques secondes après, le tee-shirt blanc est entièrement rouge. Les autres garçons prennent peur. Ils accourent vers toi pour te porter secours de leur mieux, et c'est à ce moment-là seulement que tu découvres ce qui s'est passé. Il semble qu'un de tes copains, un gros balourd plutôt brave gars du nom de B. T. (tu n'as pas oublié son nom mais tu ne veux pas le divulguer ici car tu ne voudrais pas le mettre dans l'embarras – en admettant qu'il soit toujours en vie), ait été à ce point impressionné par tes lancers aux allures de gratte-ciel qu'il se soit mis dans *sa tête à lui* de prendre part à l'action et que, sans se soucier de te prévenir qu'il allait essayer de récupérer un de tes lancers, il ait entrepris de courir vers la balle qui descendait, la tête en l'air, bien entendu, et la bouche grande ouverte comme le balourd qu'il est (qui d'autre irait courir la bouche grande ouverte?), de sorte que lorsqu'il t'a percuté au grand galop un instant plus tard, ses dents qui dépassaient de sa bouche ouverte se sont tout droit fichées dans *ta tête à toi*. D'où le sang qui jaillit de toi à présent, d'où la profondeur de l'entaille dans la peau au-dessus de ton œil gauche.